

Le silence des mères

Texte publié aux Editions Lansman

Pietro Pizzuti



Crédit photographique : Sara Tant

Mise en scène : Christine Delmotte

Le silence des mères

Texte publié aux Editions Lansman

Pietro Pizzuti

Cette très belle radiographie d'une relation mère-fille nous entraîne dans une réflexion sur la famille et la transmission : ce qu'il aurait fallu faire et ce qui a été fait.

Des rapports humains d'une intensité énorme, des émotions à fleur de peau, une écriture épurée : un texte bouleversant joué par trois grandes actrices. Avec la merveilleuse voix de Farida qui apaise les cœurs.

Lors de sa création en 2006, ce spectacle a rencontré un franc succès tant du point de vue du public que de la critique. Valérie Bauchau a été nommée meilleure comédienne et Pietro Pizzuti a gagné le prix du meilleur auteur aux **Prix du Théâtre 2006**.

Avec Suzy Falk,
Nicole Valberg,
Valérie Bauchau ou Karin Clercq,
Farida Zouj et
Ana Rodriguez, Elisabeth Lenoir ou Anne-Sophie Wilkin

Mise en scène : Christine Delmotte

Assistanat mise en scène : Ana Rodriguez, Elisabeth Lenoir ou Anne-Sophie Wilkin

Scénographie : Christine Delmotte et Nathalie Borlée

Eclairages : Nathalie Borlée

Costumes : Cathy Peraux

Bande son voix-off : Laurent Beumier

Bande son musique : Manuel Fernandez Vasquez

Régie création : Vincent Tandonnet

Régie tournée : Philippe Fontaine, Julie Petit Etienne ou Manu Van de Velde

Assistanat général : Gabrielle Dailly

Un Moment de Vie

J'ai mis en place cette installation cinématographique particulière pour permettre un gros plan constant sur les émotions de ces trois femmes en se concentrant sur leur visage.

Disséquer les mouvements du cœur pour comprendre leurs souffrances ; radiographier ces relations que nous avons tous vécues d'attachement, de possessivité, de volonté de changer l'autre; plonger dans l'âme de la personne à travers ses yeux comme nous avons rarement l'occasion de le faire dans notre vie quotidienne. Apercevoir ainsi que nous sommes tous semblables, attachés à notre histoire comme si elle était irremplaçable.

Pour privilégier une rencontre entre ces trois personnes dans leur plus grande intimité sur un plateau de théâtre, il y a juste un lit, une table de chevet, une chaise : une chambre d'hôpital comme une forme épurée de scénographie.

Le travail sur l'ici et maintenant grâce à ce média dévoile au plus près la disponibilité des actrices à se laisser vivre dans la conscience et l'inconscience d'une autre existence.

Leur vie intérieure et souterraine est lisible dans ses moindres frémissements : la tendresse, la colère, la peur, le désordre mental, l'amour... sont amplifiés par le grand écran.

Nous, spectateurs, sommes friands de cette vérité des rapports humains en direct au théâtre, avec des êtres en chair et en os, pour apprendre encore et toujours comment vivre ensemble.

La femme qui chante est, à sa manière, une guérisseuse au regard bienveillant. Grâce à ses chants, elle apaise les souffrances et elle soutient les joies.

Ce texte de Pietro Pizzuti est un moment de vie étonnant où les relations s'exacerbent. C'est un monde de non-dit qui s'ouvre devant nous et qui se laisse voir dans les yeux de ces grandes actrices.

Christine Delmotte

Rencontre avec Pietro Pizzuti (décembre 2005)

Christine Delmotte : Que représente la thématique de la famille dans ce texte ?

Pietro Pizzuti : (...) La famille est au centre de mes préoccupations. Elle engendre une tension dramatique. (...) Je vais la puiser dans une remise en question d'un lien familial. C'est une constante dans mon écriture!

Les liens familiaux, je les vois et je les utilise. Ils font partie des ingrédients majeurs dans une construction dramatique telle que je l'envisage. De par ce que je suis, je les vois constitués ainsi. Ayant ce rapport à la sexualité qui est le mien, ayant mon vécu, ayant mon éducation, ma fantaisie, mes goûts et mes dégoûts, etc., je vois la famille de manière totalement critique, jamais comme une chose acquise.

Volontiers, je la mets en crise, c'est-à-dire que les personnages qui sont liés par des liens familiaux, je les rends conscients que ce lien peut être un frein majeur ou, en tous cas, qu'il faut repactiser avec ce lien, pour être libre. Je les mets face à un dilemme majeur par rapport à leurs liens familiaux.

L'état de violence, en tous cas de tension, est très clairement pour moi inhérent à tout foyer, à tout noyau familial tel qu'il est conçu aujourd'hui dans cette partie-ci du globe, occidental, avec notre histoire judéo-chrétienne. L'anthropologie a révélé d'autres bases, d'autres modèles familiaux. Mais dans le modèle qui est celui de nos sociétés, l'hypothèse est que l'état de violence est un ingrédient constitutif, j'ose dire, hypothétiquement éducatif et formateur.

J'ai l'impression qu'on apprend dans le silence. On apprend à se taire, à mordre sur sa chique dans la violence du silence, dans le refus, la volonté de ne pas le faire. Comme si la seule issue était de se taire et de créer le non-dit. Les fameuses choses qui ne peuvent pas se dire. Et puis à un moment donné, elles ne peuvent plus se taire. Cet apprentissage-là passe forcément par des rapports de tension terrifiants.

Christine Delmotte : Pour toi, est-ce que les gens qui reproduisent cela ont conscience de ce que tu dis ?

Pietro Pizzuti : J'ai l'impression que non. C'est terrifiant. C'est un des phénomènes qui m'a toujours interpellé. Voir avec quelle évidence naïve on reproduit inconsciemment tout ce qu'on a condamné dans la génération d'avant. (...) Le nombre de jeunes filles, de jeunes femmes qui, en devenant mères, se sont vues ressembler à ce qu'elles condamnaient chez leur mère. C'est un grand mystère.

Ce texte t'attire sans doute car on est tous les deux sur la même grande perplexité, sur la même interrogation. Cela m'obsède, j'espère, dans le sens actif et positif du terme.

Ca me passionne totalement de comprendre pourquoi on est dans cette reproduction un peu aveugle, un peu naïve, un peu naturelle de ce phénomène, alors qu'à tous les niveaux et dans tous les champs de la pensée humaine, on a investigué, analysé, disséqué les événements, les phénomènes, observé empiriquement, expérimentalement, fait des hypothèses ... Or sur la reproduction de l'espèce, sur la reproduction du noyau familial, c'est juste si on ne laisse pas faire le curé et les ovules, les gamètes masculins et féminins. Parce que c'est la sacro-sainte loi de la

nature, on ne gère pas. (..) Pour l'instant, il y a un statu quo terrifiant, même un retard d'analyse sur le sujet. Alors, on se donne bonne conscience en analysant des phénomènes liés à la question féminine dans d'autres sociétés, dans d'autres civilisations (les femmes en Afrique, l'excision, ...). L'anthropologie va bon train mais la société occidentale, elle, aurait le monopole du bon modèle de noyau familial ! Aussi, je cite goulûment le film « Festen ». (...) Depuis que le monde existe, les œuvres de l'imagination s'inscrivent dans cet aller-retour entre la célébration et la condamnation des liens familiaux. (...) Donc attention, car si ce noyau-là est remis en question, c'est une société entière qui est remise en question. C'est un colosse au pied d'argile parce que tout est régi par cela.

(...) Le catalyseur est le fait que les personnages, à un moment donné, sont piégés par ce qui les lie au niveau des affects familiaux surtout. C'est une constante.

« Le silence des mères », c'est mon regard sur cette espèce de perpétuation aveugle, naïve, redoutable et fascinante de la famille à travers la femme, de la procréation de l'espèce à travers la femme, du modèle familial.

C'est cette relation qui a été le moteur de mon écriture, le silence d'une mère à l'autre, le non-dit d'une mère à l'autre.

Pourquoi ce silence ? Car il y a de l'indicible. Il y a l'éducation à l'indicible. La mère se tait et tait et fait taire aussi. Elle est éduquée à cela, à ce pouvoir là. On croit que ce n'est pas un pouvoir, qu'elle ne fait que renoncer alors qu'en fait elle décide du silence.

Le silence ici, en tous cas dans le titre, est éminemment ironique. Il est ironique car elle n'arrête pas de parler. Et ce silence, on le souhaite à un moment donné. On le souhaite quand il est positif, quand il pourrait arriver pour aérer, pour approfondir, aller soit vers le léger, soit vers le lourd. Et quand on ne le souhaite pas, il arrive parce qu'on ne répond pas. Alors il est toujours en porte à faux, jamais là où on l'attend.

Elle n'arrête pas de parler alors qu'on voudrait l'entendre écouter, ne fut-ce que pour laisser parler. Ensuite, elle est muette parce qu'elle n'est pas capable de répondre. Elle n'arrive pas à répondre, elle a le silence des mères.

Extrait du texte :

Le silence des mères – Pietro Pizzuti.

F : Ça prendra le temps. Mais nous pourrions commencer à redresser la barre. Il faudrait commencer par ce qui est près de nous. Tout ce qui nous est proche, pour arriver au plus lointain. Commencer par soigner nos petites vies estropiées... à deux pas de nous. Là où nous sommes. Commencer chacun pour soi et puis deux par deux. Toi et moi. Moi et Christophe. Christophe et toi. Toi et Jérôme. Jérôme et moi. Moi et Nicolas. Nicolas et toi. Jérôme et Christophe. Christophe et Nicolas. Nicolas et Jérôme. Se soigner l'un l'autre, tout doucement, sans douleur. Commencer par nous écouter. Apprendre qui nous sommes, seuls ou ensemble. Accepter d'être différents et faibles et incompréhensibles, quand nous voudrions des intentions claires, des sentiments réciproques. Faire l'apprentissage de l'autre par lui et non par nous-mêmes. Se rendre présents à celui que nous rencontrons qui nous est étranger. Se demander pour quoi faire nous sommes si proches. Et qui sert à qui et qui fait quoi et où on va et comment. Ensemble ou chacun pour soi. Se demander s'il serait possible de faire ce que nous faisons autrement. D'être ce que nous sommes encore mieux quand nous sommes ensemble. Essayer d'être meilleurs à deux. Tout doucement. Peut-être petit à petit nous pourrions élargir le cercle... trois par trois. Toi, Agathe et moi. Toi, moi et Agathe,...

(Un temps, M s'endort, F ne s'en aperçoit pas)

Autrement à quoi bon que l'on soit autant. Et pour quoi faire être plus nombreux à chaque seconde et demie qui passe. À quoi bon être tout ce monde sinon pour aller un peu mieux et devenir un peu meilleurs. Il faudrait que je fasse autre chose que de le penser. Il faudrait commencer à redresser la barre... commencer à s'écouter. *(Un temps) »*

Théâtre - CRITIQUE

Dans la chambre des dames

► Une pièce fine, émouvante et drôle de Pietro Pizzuti sur les relations mère-fille.

► Mise en scène sobre mais percutante de Christine Delmotte.

Depuis la saga des Atrides jusqu'à Lars Norén, en passant par Strindberg, le thème de la famille palpite au cœur du projet théâtral. S'inscrivant directement dans cette tradition, "Le Silence des mères", la nouvelle pièce de Pietro Pizzuti, l'envisage du point de vue des femmes. Plus précisément, l'auteur met en évidence la transmission, d'une génération à l'autre, de l'usage du silence comme instrument et vecteur de l'amour ou du pouvoir familial...

Depuis plus de vingt ans qu'il écrit pour la scène, Pietro Pizzuti oscille entre réalités intérieures et pressions sociales, entre métaphysique et philosophie politique. Si la seconde tendance semble parfois marquée chez lui par une culpabilité de classe exacerbée, la première nous donne ici une de ses œuvres les plus accomplies.

Cette fois, en effet, il va au plus intime, situant l'action dans une chambre d'hôpital où se retrouvent une mère et sa fille, tantôt patientes tantôt visiteuses, au gré de l'évolution d'un même mal, trop connu et terrifiant pour être jamais nommé entre elles. Et comme l'on meurt et l'on naît désormais dans des cliniques, celles-ci sont peu ou prou devenues le cadre de rites de passage et de confessions intimes, des lieux de vérité.

L'art et la vie

C'est bien ce qui se produit dans la mise en scène sobre mais percutante de Christine Delmotte, dans la petite salle du Théâtre de la place des Martyrs. Il y a seulement un lit et une chaise. Une toile blanche tendue sur le mur du fond accueille l'image mouvante et en gros plan du visage de la comédienne alitée, captée par une caméra fixée au plafond. Simple et, en l'occurrence, magistral, ce procédé fonctionne comme une extraordinaire indiscretion, révélant le plus petit tressaillement des muscles faciaux.

Il faut de grandes comédiennes pour supporter un tel traitement, inhabituel au théâtre où



■ Vérités et silences entre une mère (Nicole Valberg) et sa fille (Valérie Bauchau) : un spectacle de haut vol.

le risque permanent de la performance "live" est compensé par la relative protection des éclairages, des mouvements et des maquillages. Passant l'épreuve haut la main, Valérie Bauchau et Nicole Valberg se prêtent tour à tour à cet impitoyable scanner psychologique, offrant

des mondes de subtiles nuances émotionnelles à mesure que le dialogue se développe.

Maladie, hôpitaux, mise en scène scrutatrice, non-dits et incommunicabilité : on s'attendrait à un constat froid ou accusateur. Or il se dégage de cette heure et demie de représentation une chaleur humaine, une compassion et un humour rarement égaux. Jouant en permanence la surprise, Pizzuti manipule le spectateur tout en le prenant par la main. Les chants de Farida Boujdraf assurent une transition fluide entre les différentes scènes. C'est simple, beau, drôle, grave et délicieux.

Suzy Falk complète ce trio de grandes âmes féminines en une prestation ébouriffante, aussi comique que poignante. Ici aussi la mise en scène joue avec les codes reçus du théâtre. Pour soutenir la mémoire de la comédienne (83 ans!), une "ombre" l'accompagne, la brochure à la main. A tous les niveaux, un tel spectacle réussit le pari fou du théâtre : faire coïncider l'art et la vie.

Philip Tirard

► Bruxelles, Théâtre de la place des Martyrs, jusqu'au 27 mai (9,50 à 14,50 €). www.europictures.com/martyrs, tél. 02.223.32.06.

THÉÂTRE

Madonna

Pietro Pizzuti radiographie, avec une tendre ironie, la relation mère-fille et, à travers celle-ci, la famille. Piquant et lumineux

Lucie est couchée sur un lit d'hôpital. En face d'elle, sa mère. Toutes deux sont atteintes du même mal, qu'elles ne nomment pas. Elles évoquent une « boule » menaçante. Lucie, qui vient de se séparer du père de ses enfants, écoute. Sa mère lui inflige un sermon interminable sur le devoir d'épouse. Sacrifice, soumission, renoncement... Mère et fille se ressemblent, mais ne se comprennent pas. Elles ne vivent pas la même époque. Lucie ne résiste pas au mal et s'en va, au ciel avec les diamants. Reste la mère, dans un lit d'hôpital, qui reçoit la visite d'une vieille connaissance : une autre mère qui, elle, a aban-

donné sa fille, Luce, le jour où elle a été envoyée en prison pour avoir tué son mari violent. Toutes deux ouvrent l'album de leurs souvenirs. Un rayon de lumière avant le noir final.

Fasciné par la perpétuation aveugle de la famille à travers la femme, Pietro Pizzuti plonge, avec humour et finesse, dans l'intimité des mères. Le comédien et metteur en scène, qui signe ici un beau retour à l'écriture, décortique les liens familiaux immuables, les non-dits, les tabous, les silences consentis qui se transmettent de génération en génération. Ce sont les tripes de l'auteur qui parlent. La tendresse aussi. Le tout couronné par le talent de trois co-



Nicole Valberg et Suzy Falk, deux mères silencieuses.

médiennes, Suzy Falk, Nicole Valberg et Valérie Bauchau, dont la réunion sur une même scène constitue un cadeau inoubliable pour le public. Servie par un grand écran sur lequel sont projetées les moindres mimiques de l'altérité, la scénographie très médicale de Christine Delmotte nous fait

frissonner tant elle est incisive. Le chant mélancolique de la passeuse Ana Rodriguez est la cerise sur le gâteau. A voir, avec sa mère! ●

Thierry Denoël

Le Silence des mères, au théâtre de la place des Martyrs, jusqu'au 27 mai, à 21 heures. Tél. : 02 223 32 08.

« C'est en effet l'intimité familiale qu'il explore en même temps qu'il pose un œil amusé et tendre sur le monde des paumés. La metteuse en scène Christine Delmotte donne une dimension supplémentaire au huis clos, dans une chambre d'hôpital, entre une mère et sa fille, en projetant successivement sur un grand écran qui nous fait face, le visage des deux actrices alternativement alitées. La mère, Nicole Valberg et la fille, Valérie Bauchau sont toutes deux atteintes d'un cancer mais la fille seule le sait, qui mourra avant sa mère. Une mère qui étouffe sa fille de bons sentiments bavards, tout en prêchant le silence et la morale conventionnelle. Lorsque la mère est à son tour alitée, la fille se livre à un grand moment de tendresse lucide. Pas de règlement de compte donc mais l'exposé délicat de l'impossible communication entre générations. A la fin quand la fille est morte surgit un personnage truculent, une paumée qui vient égayer de sa gouaille les dernières heures de la mère, atteinte elle aussi d'un cancer. Un rôle taillé sur mesure pour Suzy Falk, qui donne une saveur bruxelloise à cette fin de vie »

RTBF – La Première – Christian Jade - le 05/05/2006 7h12

THÉÂTRE DES MARTYRS CRÉATION

Toute l'émotion de la relation mère-fille

Un texte de Pizzuti, émouvant de poésie et de tendresse

Dans le huis clos à la fois impersonnel et intimiste d'une chambre d'hôpital, deux femmes se retrouvent face à face. Deux femmes, deux mères, une mère et sa fille. Chacune avec son histoire, ses attentes, ses craintes, le vécu propre à son époque... Entre complicité et agacement, sauront-elles se rencontrer vraiment et se dire enfin les mots que l'autre attend?

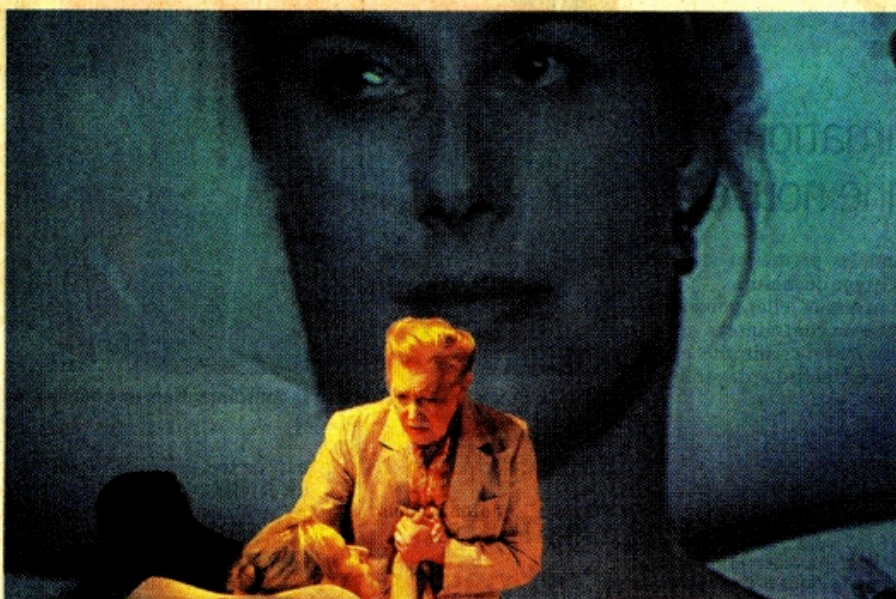
Comédien exceptionnel, metteur en scène de talent, Pietro Pizzuti nous livre une autre facette de son travail: l'écriture. Avec "Le Silence des mères", il évoque l'infinie complexité des relations mère-fille.

La pièce est une suite de petits moments pris au vol, avec un cadre toujours le même, celui d'une chambre d'hôpital, synonyme de maladie, de mort peut-être...

Tour à tour alitée et visiteuse, les deux femmes dévoilent peu à peu leurs faiblesses, leurs blessures, laissant aussi apparaître, en filigrane, une part de non-dit, des questions qui resteront peut-être sans réponses: qui suis-je? Qu'est-ce qui me relie à mon passé, à ma famille?

DU RIRE AUX LARMES

Avec une pudeur et une humanité profonde, Pietro Pizzuti nous livre un texte émouvant, plein de poésie et de tendresse, d'éclats de rire aussi. Et si le secret était simplement de profiter pleinement de chaque instant, du moindre fragment de ce qui ressemble à du bonheur? "Pour moi, la maternité est la base de toute société", nous confie Pietro Pizzuti. "Et pourtant je pense que La Mère a du



Instant de tendre complicité entre mère et fille (Valérie Bauchau et Nicole Valberg).

■ DEF



Une belle réflexion sur la famille et la transmission (Suzy Falk).

■ DEF

mal à trouver sa place dans l'époque actuelle. Le titre est un paradoxe évidemment, car en réalité elles parlent énormément, mais entendent-elles ce que l'autre dit, ou ne dit pas? Le texte évoque la maladie, la mort, mais parle aussi d'espoir et de courage, grâce à un troisième person-

nage qui apporte une bouffée de fantaisie, d'oxygène.

Une femme que la vie n'a pas épargnée et qui pourtant a su garder sa force, son dynamisme".

La mise en scène, très épurée, est signée Christine Delmotte. Des intermèdes, chantés par Farida

Boujraf, apportent une belle respiration au spectacle qui est interprété par trois grandes comédiennes: Valérie Bauchau (la fille), Nicole Valberg (la mère) et Suzy Falk, (la troisième femme).

> Rencontre: le samedi 13 mai à 12h, la librairie Quartier Latin (14 place des Martyrs, 1000 Bruxelles) accueillera une rencontre autour de cette pièce avec l'auteur Pietro Pizzuti, Christine Delmotte qui signe la mise en scène, et les trois comédiennes. Informations: 02.223.32.08. «

CÉCIL DE FROIDMONT

À NOTER "Le Silence des mères" de Pietro Pizzuti, jusqu'au 27 mai, théâtre de la pl. des Martyrs, 22 pl. des Martyrs, 1000 Bxl. 02/223.32.08, <http://www.europictures.com/martyrs/>

Pietro Pizzuti. Comédien, metteur en scène, auteur, Pietro Pizzuti est né à Rome le 11 juillet 1958. Après une licence en sociologie à l'Université Catholique de Louvain, il poursuit ses études au Conservatoire Royal d'Art Dramatique de Bruxelles auprès de Claude Etienne et de Pierre Laroche et les complète par des stages avec Luca Ronconi, Georges Lavaudant et le Roy Hart Théâtre.

Au théâtre il travaille sous la direction de Bernard De Coster, Jean-Louis Barrault, Maurice Béjart, Marcel Delval, Simone Benmussa, Philippe Sireuil, Jules-Henri Marchant, José Besprosvany, Christine Delmotte, Ingrid von Wantoch Rekowski,... au service d'auteurs tels que René Kalisky, Valère Novarina, Jean-Marie Piemme, Paul Emond, Henry Bauchau, Philippe Minyana, Hubert Colas, Philippe Blasband, Serge Kribus, Michel-Marc Bouchard, Eugène Savitzkaya, Alessandro Baricco,... Au cinéma il tourne pour Chantal Akerman, Marion Hänsel et les frères Dardenne. Il a reçu l'Eve du Théâtre en 1989, le prix Tenue de Ville en 1997 et le Prix du Théâtre en 2001 et en 2004.

Après avoir été chargé de cours aux Conservatoires d'Art Dramatique de Bruxelles et de Mons, il enseigne à l'Atelier de Graphisme de La Cambre. Professeur invité de l'Université Catholique de Louvain en 2005-2006, il est conseiller artistique de la Maison du Spectacle – la Bellone et joue un rôle important dans la valorisation de nouveaux dramaturges belges.

Outre **Les ailes de la nuit** (Groupe Aven), il a écrit **Leonardo ou le souci de l'éphémère** (Cahiers du Rideau) récompensée par le prix André Praga, **Alba Rosa** primée par la SADC, **N'être**, **La résistante** (Lansman) prix de l'Union des Artistes SADC-Lansman 2003 et **L'hiver de la cigale** et **Le silence des mères**. Il vient de terminer **L'eau du loup**.

Christine Delmotte (1963). Diplômée de l'INSAS, metteur en scène de théâtre, réalisatrice de cinéma et chargée de cours dans différentes écoles de théâtre, elle dirige la Compagnie Biloxi 48 depuis sa création en 1987, actuellement en compagnonnage au Théâtre de la Place des Martyrs à Bruxelles.

Elle a mis en scène : **Transit à Dresde** de Christine Delmotte, **Les Adieux de la sirène Ondine** de Bachman, **Toll** de Bya, adaptation de Christine Delmotte, **Aventure de Catherine Crachat** de Jouve, **Kiki l'Indien** de Jouanneau, **Nathan le Sage** de Lessing, adaptation de Christine Delmotte, **Kou l'ahuri** de Duboin, adaptation de Christine Delmotte, **Yes, peut-être** de Duras, **Zoo Story** de Albee, **Soie** de Baricco, **Ahmed le Subtil** de Badiou, **Les Tricheuses** de Kumps, Nabulsi, Tison et Vielle, **Aurore Boréale** de Pourveur, **Rouge, Noir et Ignorant** de Bond, **L'Auberge Espagnole** de Berenboom, **Quelqu'un va venir** de Fosse, **Bureau National des Allogènes** de Cotton, **Antigone** de Bauchau, adaptation de Christine Delmotte et Michel Bernard, **Le Sourire de Sagamore** de Cotton, **La Paix** d'Aristophane, adaptation de Christine Delmotte, **La damnation de Freud** d'Isabelle Stengers, Tobie Nathan et Lucien Hounkpatin, **Décontamination** de Paul Pourveur, **Les Ombres de minuit** de Patrick Lerch, **Ahmed Philosophe** d'Alain Badiou.

Elle a réalisé de nombreux documentaires radio à la Radio Télévision Belge et quelques documentaires vidéo. Elle a écrit et réalisé un court métrage **Le cycle** (Prix du Meilleur Premier Film – Festival International du Film Indépendant de Bruxelles) et a écrit un scénario de long métrage, **Calamity Lou**. Elle a adapté pour le réaliser au cinéma le roman d'Amélie Nothomb, **Le sabotage amoureux**.

Suzy Falk. Lancée dans la vie théâtrale au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, Suzy Falk n'est restée au Conservatoire de l'époque que pendant six mois, avant de se précipiter, pour faire ses premières armes, vers les scènes les plus diverses qui l'attiraient. Elle n'a plus, depuis lors, quitté les planches, associant son nom à celui du Théâtre National, du temps de Jacques Huisman, ou du Rideau de Bruxelles. Entre autres...

Après avoir joué dans plus de 200 pièces ainsi que dans quelques films - elle vient de fêter ses 60 ans de carrière, durant lesquels elle reçut notamment le prix de l'Eve du théâtre en

1990 pour **Ni chair, ni poisson** de Rudy Geldhof, et le prix de la meilleure comédienne de l'année 2001 pour son rôle dans **Chaos debout** de Véronique Olmi.

Nicole Valberg. Diplômée de l'I.A.D., elle a joué plus de 200 pièces. On l'a vu notamment dans : **De si tendres liens** de Loleh Bellon mis en scène par Adrian Brine, spectacle qui reçu le prix du meilleur spectacle à Spa ; **Visages connus sentiments mélangés** de Botho Strauss, mis en scène par Jules Henri Marchant, spectacle pour lequel elle reçut le prix de la meilleure comédienne ; **Les Innocents** de Henry James par Frédéric Latin ; **Derniers devoirs** de Calaferte par Léonil Mc Cormick ; **L'Anniversaire** de Harold Pinter mis en scène par Marcel Delval ; **Légendes de la Forêt Viennoise** de Odon Von Orvath mis en scène de Patrice Mincke ; **Le Roi se meurt** de Ionesco mis en scène par Stephen Shank ; **Danse de mort** d'Auguste Strindberg mis en scène de Philippe Sireuil ; **American Witch** de David Foley mis en scène de Derek Goldby ; ...

Au cours de la saison 2000-2001, elle est nominée pour le meilleur second rôle dans **Les femmes savantes** de Molière mis en scène par Pierre Fox. La saison suivante, elle est à nouveau nominée pour son second rôle dans **Le Fil à la patte** de Feydeau mis en scène par Frédéric Dussenne.

On la retrouve dans quelques films : **Paix sur les Champs** de Marie Gevers, nominé meilleur film étranger à Hollywood ; **Blanval** de Michel Mees ; **Toute une nuit** de Chantal Ackerman ; **Petite Misère** de Philippe Boon et Laurent Brandenbourger ; ...

Elle participa également à de nombreuses tournées, notamment à Moscou, Barcelone, Leningrad, Montréal, Genève, Lausanne, ...

Depuis une quinzaine d'année, Nicole Valberg est aussi chargée de cours à l'IAD.

Valérie Bauchau. Diplômée en 1993 du Conservatoire d'Art dramatique de Bruxelles, elle a joué sous la direction, principalement, de Philippe Sireuil, Marc Liebens, Frédéric Dussenne, Pietro Pizzuti, Michel Kacenelenbogen, Philippe Blasband, Christine Delmotte ou Hélène Gailly dans des pièces telles que **Une chose intime** de Ph. Blasband ; **Elle n'est pas Moi**, de Paul Pourveur ; **Quai Ouest** de B.-M. Koltès ; **Trois Grandes Femmes** d'Edward Albee ; **Yes, peut-être** de Marguerite Duras ; **J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne** de Jean-Luc Lagarce ; **Partage de Midi** de Paul Claudel ; **Le Misanthrope** de Molière ; **Nous, les Héros** de J.-L. Lagarce ; **Charlotte** de Michèle Fabien ; **Hilda** de Marie Ndiaye ; **Le Triomphe de l'Amour** de Marivaux ; **Combat de nègre et de chiens** de BM Koltès ; **Tartuffe** de Molière ; etc.

Au cinéma, elle a joué entre autres dans **Demain on déménage** de Chantal Ackerman.

Farida Zouj. Marocaine d'origine, née en Algérie et naturalisée belge, Farida s'est initialement formée à la scène aux **Ateliers de la Chanson Française de Bruxelles**.

Elle se produit sur scène d'abord en tant que choriste dans des répertoires très variés : Chanson française (Audrey Englebert, Patrick Quinet - avec **Voilà et les Voilàs** chanson pour enfants), rock, World Music, polyphonies (Anakrouzes)... construisant de plus en plus souvent des mélodies arabisantes et des mélodies métissées (**Clandestin** et **Tribu Humaine** pour Daria de Martynoff).

Elle monte son répertoire personnel et se produit régulièrement entre 1993 et 1997 : Botanique, fête de la Communauté Française, festival des Jeunes désespoirs de la chanson française, la Soupape, Centre culturel Jacques Frank, aux fêtes de la musique, ... et participe en tant que demi-finaliste à la première édition de la Biennale de la chanson française.

Elle écrit ses textes, compose ses mélodies et développe de nouvelles collaborations avec des musiciens de jazz mêlant de plus en plus souvent son amour de la chanson française et ses origines dans une mélodie ou des arrangements arabisants, soutenus par des rythmes africains.

Farida travaille également pour le théâtre : Théâtre Jeune Public (Théâtre de la Guimbarde **Croisades**, **Mai '45 – mai '95** et le Théâtre des Zygomars (**Éléfantino**) ; au Théâtre de la place des Martyrs, elle interprète plusieurs titres en Arabe et en Espagnol dans le spectacle **Ahmed philosophe** pour la Compagnie Biloxi 48.

Ana RODRIGUEZ. Ayant obtenu son Premier Prix au Conservatoire Royal de Bruxelles en 2004, Ana Rodriguez s'est formé parallèlement en danse contemporaine avec Ciro Carcatella. Elle a travaillé pour la Compagnie Biloxi 48 dirigée par Christine Delmotte, interprétant Anna Freud dans **La Damnation de Freud**. Elle a joué également dans **La Tempête**, mise en scène par Stephen Shank ainsi que dans **Oh, le beau mariage!** dirigé par Erico Salamone. En tant qu'assistante à la mise en scène elle a travaillé avec Yves Claessens pour **La Trilogie de Belgrade**, Christine Delmotte pour **Le silence des mères** et Jasmina Douieb pour **La Princesse Maleine**.

Cette saison on l'a retrouvé dans **Chants d'Urnes** mise en scène par Layla Nabulsi ainsi que dans **Une nuit arabe** de Roland Schimmelpfennig dirigé par Marcel Gonzalez.

Une coproduction du Théâtre de la Place des Martyrs et de la Compagnie Biloxi 48
Avec l'aide du Ministère de la communauté française, Direction générale de la Culture – Service Théâtre